

Puccini, Paola ; Kirouac Massicotte, Isabelle (éds.) (2017). *Bien-être en ville : espaces urbains, langues, culture et société*. Bologna : I libri di Emil, 160 pp.

Sara Del Rossi

(Uniwersytet Warszawski, Polska)

Les actes du colloque *Bien-être en ville : espaces urbains, langue, culture et société*, organisé par le Centre interuniversitaire d'études québécoises (CISQ), confirment le caractère pluri- et interdisciplinaire du Centre, qui se veut l'espace de rencontre d'un « dialogue entre le Québec et l'Italie » (7) autour du thème choisi. En effet, même si les collaborateurs appartiennent à des domaines d'étude différents, leurs contributions s'enchaînent dans un rayonnement d'échanges intellectuels dépassant toutes frontières. Le but général est de faire comprendre que le bien-être n'est pas seulement une question d'infrastructures, mais qu'il concerne aussi et surtout l'individu et sa nécessité de regagner sa place à l'intérieur de la ville.

La contribution de Dino Gavinelli, « La ville entre dynamisme économique et cohésion socio-territoriale », peut être considérée comme un cours introductif au thème choisi, vu qu'on y retrouve l'explication de plusieurs concepts-clés de la géographie sociale (gentrification, ségrégation, etc.) employés dans la totalité de l'ouvrage. L'idée principale est la mise en valeur du rétablissement de l'égalité des conditions sociales et économiques, estimée plus importante que le renforcement des infrastructures. L'exemple donné est celui de la ville de Montréal qui, à partir des années '90, lutte contre l'inégalité socio-économique parmi les quartiers anglophones et francophones à travers la promotion de « réformes sociales et revitalisation urbaine » (24). Cette thèse est supportée par un historique des réformes adoptées pour combattre « la ségrégation sociale » (22), qui démontre que la justice sociale est fondamentale pour le bien-être des citoyens, beaucoup plus que les richesses matérielles.

L'une des réformes sociales réalisées est celle concernant l'insertion professionnelle des jeunes provenant des quartiers défavorisés de Montréal, qui constitue le sujet de l'analyse sociologique de Marco Alberio et de Diane-Gabrielle Tremblay dans « L'intégration socioprofessionnelle des jeunes en difficulté socioéconomique et l'importance des initiatives locales. L'exemple des entreprises d'insertion à Montréal ». Il s'agit de la publication des

résultats d'une enquête auprès de jeunes travailleurs et gestionnaires de dix entreprises qui s'occupent de leurs parcours d'insertion professionnelle. Le but est de comprendre la dynamique de (ré)adaptation du point de vue des jeunes et aussi des entreprises, pour avoir une vision globale des entraves trouvées et penser à un moyen pour améliorer les conditions d'insertion. Les entretiens se concentrent sur des aspects pluriels des conditions familiales et sociales des jeunes, les instruments utilisés par les gestionnaires pour la formation et les côtés économique et psychosocial. Les résultats des entretiens mettent en exergue le besoin d'un suivi de deux ans afin d'assurer la continuité et la bonne réussite du processus d'intégration, sans oublier sa portée au niveau économique et social.

L'étude comparative « Bien-être : avoir un certain contrôle sur sa vie. Les pratiques des pairs-aidants à Bologne et à Montréal » de Maurizio Bergamaschi clôt la partie sociologique de l'ouvrage. Le pair-aidant, nouvelle figure professionnelle du travail social, constitue le sujet de la recherche de Bergamaschi qui s'interroge sur la manière dont ce rôle professionnel, désormais fondamental pour l'aide aux jeunes de la rue et aux sans-abri, est influencé par les contextes sociaux, économiques et politiques. L'étude prend en considération deux contextes éloignés : la ville de Bologne en Italie et celle de Montréal au Canada. Après avoir présenté les résultats de ses recherches, l'auteur dresse une liste des différences entre les deux pôles, en soulignant le fait qu'en Italie le pair-aidant est bloqué dans son rôle, sans possibilité d'avancement ; par contre, au Québec l'escalade sociale est possible, mais sa condition est plus vulnérable qu'en Italie, car les gens désignés habitent encore la rue, en proie à toute sorte de tentation.

La dégradation des jeunes de la rue et des sans-abri est l'un des facteurs du mal-être en ville, qui s'ajoute à la corruption, la mauvaise administration et le manque de services et infrastructures. La suburbanisation est la réponse pratique de la part des classes aisées au malaise urbain, auquel elles substituent une autarcie du quartier, qui supplée l'incapacité du gouvernement central. Harold Bérubé, dans son article « La suburbanisation comme pratique antiurbaine à Montréal (XIXe-XXe siècles) », examine la situation des *suburbs* de Montréal et leur organisation. La classe bourgeoise montréalaise, en particulier celle anglo-protestante, a institué des normes urbanistiques sévères qui rendent plus difficile l'accès à la communauté, jusqu'à former des formes de « zonage » (63) et de « ségrégation » (63). L'historien, à travers un parcours qui prend en analyse cette pratique dès ses origines, démontre comment le manque de confort au centre-ville est toujours en train de créer des univers qui se veulent séparés du miasme urbain, mais qui en même temps ne s'en éloignent pas car ils en dépendent économiquement et culturellement.

En effet, Montréal est une ville riche en culture, qui offre un large éventail d'activités socioculturelles, mais au-delà des zones célèbres pour leur vitalité sociale, la ville cache des lieux à (re)conquérir. La contribution

d'Anna Giaufret, « Les interstices de Montréal : exploration, représentation, pratiques dans l'espace public urbain », se focalise sur l'observation de diverses pratiques des Montréalais de vivre la ville, en particulier sur la redécouverte et l'appropriation des espaces interstitiels (Fischer). L'étude s'appuie surtout sur les théories de la géographie sociale d'Henri Lefebvre en ce qui concerne « les relations entre espace vécu, perçu et conçu » (69) et prend en analyse deux ouvrages graphiques – *La guerre des rues et des maisons* (Sophie Yanow) et *Cartographie éphémère* (Dominique Ferraton) – et la pratique sociale de la *guerrilla* potagère. Giaufret souligne l'importance de la réappropriation des espaces-résidus, « voués à la disparition » (78), comme pratique de vivre à fond la ville, mais aussi un moyen de « laisser une trace » (86) dans un espace en évolution perpétuelle.

La façon de vivre la ville est aussi au centre de la contribution « Habiter l'ellipse » de Jean-François Plamondon. L'auteur analyse les relations entre le personnage et la ville dans trois ouvrages de l'extrême contemporain québécois : *Autobiographie de l'esprit* (Élise Turcotte, 2013), *L'album multicolore* (Louise Dupré, 2014) et *Recommencements* (Hélène Dorion, 2014). En s'appuyant sur des méthodologies et concepts multiples comme la « seconde modernité » (Anthony Giddens à la page 92), la narratologie, l'autobiographie et le concept d'habiter dans le sens d'expérimenter (Thierry Parquot et Augustin Berque), Plamondon démontre que le parcours de la quête identitaire des protagonistes suit une trajectoire elliptique. En effet, dans les trois ouvrages autobiographiques, à l'action d'habiter un nouvel espace correspond une phase d'expérience qui enrichit le sujet. Cet enrichissement de l'être apporte une variation à la ligne plate du vécu en la courbant jusqu'à la successive phase de retraitement, c'est-à-dire quand l'habiter se fait habitude. La forme elliptique, due à la correspondance spéculaire entre intériorité et extériorité, résume ainsi toute existence, de la découverte à la dernière demeure.

Le thème du rapport entre personnage et ville se retrouve aussi dans l'intervention « La ville, du récit à l'écran : le cas de *Et au pire, on se mariera* » de l'écrivaine Sophie Bienvenue. La romancière témoigne des obstacles rencontrés au cours de l'adaptation filmique de son roman *Et au pire, on se mariera* (2011), qu'elle a confiée à la cinéaste Léa Pool, après avoir échoué en essayant elle-même. Ce qui a touché l'auteure a été la difficulté de la transposition des espaces et des rapports de la protagoniste avec la ville de Montréal, en particulier avec son quartier, Centre-Sud. En effet, non seulement il faut rendre la ville à partir de la vision du personnage, mais aussi ses habitants et les relations entre et avec eux. De plus, à la « symbolique du lieu » (112) s'ajoute la « pertinence du lieu » (110), c'est-à-dire réussir à trouver une *location* qui correspond à l'environnement décrit trois ans avant, avant la gentrification du quartier et sa transformation.

L'adaptation n'est pas seulement filmique, mais aussi linguistique et culturelle, comme dans le cas de la traduction littéraire. Tout comme Sophie

Bienvenue témoigne des joies et des souffrances de l'adaptation filmique, Cristiano Felice témoigne dans son article « La vision de la ville chez Nadine Bismuth, Ying Chen et Marie Hélène Poitras », des mésaventures et des difficultés du traducteur. Felice examine « l'impact linguistique sur la vision de la ville » (115) et ses effets sur la traduction des ouvrages de fiction de trois auteures : Nadine Bismuth (*Les gens fidèles ne font pas les nouvelles*, *Scrapbook* et *Êtes-vous mariée à un psychopathe ?*), Ying Chen (*Les lettres chinoises*) et Marie Hélène Poitras (*Soudaine le Minotaure*). Le passage de la « forte participation émotive » (118) de la langue de Bismuth à la clarté descriptive de l'immigrée chinoise chez Chen, jusqu'à aboutir aux changements des registres du style labyrinthique de Poitras, démontrent la complexité et la variété que la langue peut assumer de quartier en quartier. Les traductions en bas de page constituent la mise en pratique des analyses stylistiques de l'auteur-traducteur et permettent la compréhension de son travail d'adaptation linguistique et stylistique.

Si Felice propose d'écouter le style et les registres pour les transposer sur page, Sherry Simon incite à écouter la ville et sa multitude de langues et registres afin de la vivre pleinement. Dans son article « Redessiner la carte des diversités à Montréal » l'auteure de *Le Trafic des langues* (1994) encourage la considération des quartiers absents, ceux qui n'ont pas encore le poids historique et social, la personnalité et le caractère des « lieux mythologiques » (126). Le projet de redessiner la carte des diversités montréalaises a comme but de faire ressortir la « prolifération » (127) de cette ville et sa richesse linguistique, culturelle et sociale. Le Boulevard Saint-Laurent est désigné en tant que lieu d'union entre absence et présence, un espace où se retrouvent « l'ici et l'ailleurs, le passé et le présent, l'actualisation des différents niveaux de relations sociales et des différentes temporalités » (129). Cet espace de démarcation et de frontière, où débouchent divers quartiers de la ville, résume le caractère de Montréal, son être un lieu d'échange et de circulation, non simplement une ville multilingue, mais une ville « traductionnelle » (132) où « l'entrecroisement des imaginaires » (132) est possible.

Le concept de ville traductionnelle de Sherry Simon est repris par Gerardo Acerenza dans sa contribution « Affichage bilingue et traduction à Montréal : un état des lieux ». Dans son analyse de l'affichage public et commercial pour évaluer le niveau du bilinguisme dans la ville de Montréal, Acerenza nuance l'exaltation de Simon et ses considérations sur le rôle de Montréal en tant que ville à l'avant-garde en ce qui concerne les relations entre les nombreuses langues qui la peuplent. Les exemples de fausses traductions, des traductions littéraires et des ambiguïtés linguistiques trouvées dans les panneaux bilingues soulignent la situation d'« inconfort linguistique » (141) dans laquelle vit la communauté francophone montréalaise. Cet état des lieux n'est qu'un indice de la tension linguistique présente au Québec entre l'anglais et le français, une tension

qui est source d'un malaise qui ne semble pas s'apaiser malgré les mesures législatives adoptées.

« Linguistique, traductologie, analyse du discours, littérature, sociologie, urbanisme, étude du paysage, géographie, histoire, etc. » (7), le nombre des disciplines qui s'adonnent à l'étude du bien-être en ville est étonnant et la multitude d'approches utilisée confirme l'importance universelle de cette thématique. L'ouvrage exalte le rôle de la solidarité sociale et culturelle comme facteur fondamental du bien-être, qui se réalise uniquement à travers l'inclusion sociale, économique et linguistique. L'esprit de collaboration non seulement est encouragé par tous les intervenants, mais est mis en pratique à chaque page, à chaque passage d'une section à l'autre, d'un article à l'autre, dans un dialogue continu. Le CISQ confirme encore une fois son caractère d'ouverture et d'échange, propre d'un Centre qui se base sur la collaboration parmi dix universités italiennes et le Québec.

